

Essai

Number 89, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19184ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (89), 38–53.

Michel Rheault
DALIDA
UNE ŒUVRE EN SOI
 Va bene, Québec, 2002,
 185 p. ; 19,95 \$

Cette étude consacrée à la chanteuse Dalida développe une réflexion sérieuse sur le mythe populaire créé par l'image flamboyante et les chansons de cette écorchée vive à l'âme fragile. Égyptienne polyglotte, elle avait connu un très grand succès en France et au Québec, surtout durant les années 1970. Quinze ans après la mort de Dalida, Michel Rheault étudie la construction du personnage que la vedette s'était créé (peut-être malgré elle), oscillant souvent entre le tragique et le mélodramatique. Dalida était une professionnelle du spectacle, une bête de scène, une vedette typiquement méditerranéenne que l'on n'aurait pas pu imaginer en Amérique ; elle était d'une certaine manière la continuité d'une Mélina Mercouri ou d'une Maria Callas, mais aussi une habituée bien involontaire des journaux à sensations et du *Paris Match*.

L'auteur de *Dalida, Une œuvre en soi* était lui-même un admirateur de longue date de la chanteuse ; il l'étudie comme beaucoup de chercheurs anglo-saxons analysent les œuvres d'Elvis Presley ou des Beatles, en considérant autant l'impact de leurs chansons que la dimension sociale du culte profane qui leur est encore voué, qui dépasse les modes et les époques. Délaissant la biographie linéaire (plusieurs existaient déjà), ce livre permet de mieux com-

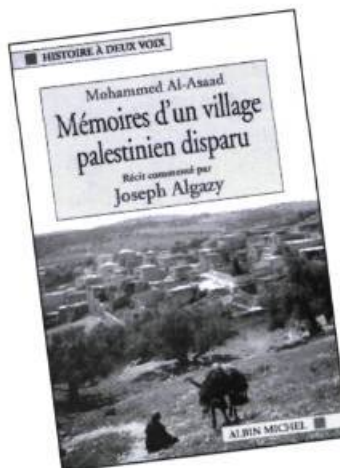
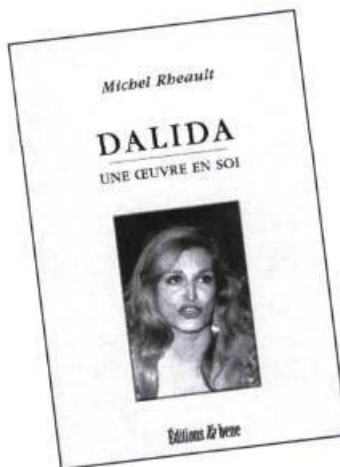
prendre le personnage construit par trente années d'une carrière inégale mais ayant parfois touché les sommets. Dalida était une chanteuse qui ressemblait à ses chansons, surtout les plus tristes : « Paroles », « Gigi L'Amoroso », « Il venait d'avoir dix-huit ans » et sa reprise de « J'attendrai ».

Pour ma part, je crois que la faible popularité ou du moins l'incompréhension d'une partie du public face au phénomène Dalida réside dans le choc culturel qu'impliquait l'univers presque kitsch de cette artiste : ses chansons aux arrangements clinquants, ses robes exubérantes, sa longue chevelure, ses poses et son jeu de scène théâtral constituaient un dépaysement trop grand pour beaucoup d'Occidentaux. Mais sans ces éléments excentriques (ou codés comme étant démodés et de mauvais goût) qui faisaient son image, la tragique Dalida n'aurait pas été la même.

Yves Laberge

Marie-Claire Blais
DES RENCONTRES
HUMAINES
 Trois-Pistoles,
 Trois-Pistoles, 2002,
 103 p. ; 18,95 \$

« À Mary Meigs, une grande artiste ». C'est avec cette dédicace que s'ouvre *Des rencontres humaines*, un petit livre de Marie-Claire Blais sur le métier d'écrire. Une grande artiste, Marie-Claire Blais l'est tout autant, elle pour qui l'art est une activité primordiale. On sent que l'écrivaine partage avec toute une communauté d'artistes un sens aigu de l'obser-



l'écrivaine aborde la souffrance de ses héros en donnant l'impression qu'elle voudrait les sauver de leurs tragiques destins. Le hic avec cette galerie de portraits, c'est qu'elle risque de lasser le lecteur qui n'a pas lu toute l'œuvre de Marie-Claire Blais. Mais sait-on jamais : la curiosité et le désir d'en apprendre davantage en inciteront peut-être plus d'un à lire ou à relire ses romans ?

Outre ses personnages, Marie-Claire Blais évoque ses lectures et, par le fait même, les écrivains qu'elle estime. Elle nous apprend que sa vocation s'est déclarée vers l'âge de onze ou douze ans, et qu'à l'époque sa mère avait sacrifié ses économies pour lui acheter une machine à écrire. Hélas ! L'auteure n'ira pas plus loin dans le récit de sa venue à l'écriture et c'est bien dommage : on aurait aimé en savoir plus. Ce livre décidément trop bref fait penser à une commande, ce qu'il est vraisemblablement si l'on se fie à la collection dont il fait partie et à laquelle de nombreux autres écrivains québécois sont associés. Aussi court soit-il, l'ouvrage témoigne tout de même de la qualité d'écriture à laquelle Marie-Claire Blais a habitué ses lecteurs, et c'est sans doute ce qui sauve *Des rencontres humaines* de l'inutilité.

Louise Villemaire

Mohammed Al-Asaad
et Joseph Algazy
MÉMOIRES D'UN
VILLAGE PALESTINIEN
DISPARU

Trad. de l'anglais
 par Sara Descamps-Wassif
 Albin Michel, Paris, 2002,
 167 p. ; 27,95 \$

Rien n'est aussi triste que ces *Mémoires d'un village palestinien disparu*, tristesse que prolonge aujourd'hui le spec-

vation et surtout une grande sensibilité.

Cette sensibilité transparaît particulièrement dans la manière dont Marie-Claire Blais parle de ses personnages. Elle explique comment ils sont nés, comment elle leur a donné la parole, combien elle leur est attachée. Avec son écriture toujours fluide et à fleur de peau,

taclé des massacres presque quotidiens perpétrés par les soldats israéliens dans ces débris de pays où ils ont parqué des millions de réfugiés.

Ce que décrit Mohammed Al-Asaad, c'est le début de cette tragique déportation de tout un peuple, sous l'égide, hélas, des Nations unies et de la « bienveillante » protection britannique. Une incommensurable tristesse que ne parvient pas à atténuer l'évocation faite par l'auteur de la beauté et de la richesse naturelle de cette Palestine aujourd'hui déchirée et partagée, ni l'héroïque odyssée de ces milliers de familles repoussées jusqu'au désert, perdues dans un nuage d'incompréhension. « Mes parents marchèrent avec moi d'un endroit à l'autre, écrit-il, poursuivis par les spectres, l'annonce de l'occupation juive et l'assassinat de toute femme enceinte et de tous les bébés. »

Ce texte qui est avant tout un long et pénétrant poème est suivi d'un compte rendu incriminant pour Israël de la situation actuelle en Palestine, par l'historien et journaliste israélien, Joseph Algazy, qui nous ramène à la tragique réalité contemporaine. En fin de compte, il semble bien qu'Israël ait réussi à édifier son immense pouvoir de répression sur les restes mêmes de ses victimes.

Jean-Claude Dussault

Michel Chossudovsky
GUERRE ET
MONDIALISATION
LA VÉRITÉ DERRIÈRE
LE 11 SEPTEMBRE
Écosociété, Montréal,
2002, 251 p. ; 17 \$

Il n'y a pas eu « négligence » chez les services secrets américains, Ben Laden n'est pas un ami subitement « retourné », la guerre contre

l'Afghanistan n'est pas non plus une initiative improvisée en réaction à la tragédie du 11 septembre. Non, il existe plutôt une cohérence dans l'exercice de la politique étrangère américaine au fil des dernières présidences pour le soutien, l'encouragement et l'hébergement du terrorisme international. C'est ce que tente de démontrer Michel Chossudovsky arguant que le fondamentalisme islamiste a toujours constitué un « instrument » de la politique américaine via les interventions bien planifiées de la CIA pour la défense à tout prix des intérêts géopolitiques et économiques de l'empire américain. Qu'il s'agisse de la guerre contre la Serbie, du conflit tchéco-slovaque ou du régime honni des Talibans, la politique américaine ne visait pas à endiguer le phénomène de l'islamisme radical. Au



contraire, elle encouragea son extension, sa perpétuation.

La cohérence n'est donc pas à rechercher entre les objectifs déclarés dans la lutte contre le terrorisme et la justification d'une « nouvelle » orientation des États-Unis depuis septembre 2001. La population américaine a été trompée, il y a là mensonge, c'est la « pire fraude de

l'histoire américaine » selon l'auteur. Le nouvel ordre mondial annoncé par George Bush père a maintenant perdu sa façade sous la présidence du fils en devenant la « Nouvelle Guerre de l'Amérique », une guerre de conquête de nouveaux marchés. Au delà de la description des liens inextricables entre individus ou organisations, des affaires louches ou en sous-main et de la conjonction d'événements surprenants, l'auteur nous pousse à regarder derrière le rideau de la sécurité et de la liberté américaines en « péril ». L'ouvrage replace le contexte stratégique des décisions et des actions de la politique étrangère américaine au sein de l'affrontement des intérêts politiques et économiques entre les grandes puissances.

Ce réquisitoire bien mené nous laisse par contre sur notre faim. La rigueur de l'analyse se situe en deçà de la force convaincante de l'opinion qui croule sous les nombreuses répétitions. Des zones grises demeurent aussi par manque de matériel et d'évidences, alors l'argument de l'auteur perd des plumes lorsqu'il s'agit de cerner la dimension manipulatrice du discours de l'administration américaine.

Daniel Dompierre

Avez-vous lu?

Les nouveautés chez LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE

Stéphanie Morris
Le risque des rêves
Le risque des rêves nous amène sur la corde raide des sentiments, au cœur même des rapports souvent turbulents entre les êtres. Stéphanie Morris nous propose un premier recueil aux images fortes alimentées d'une lucidité désarmante.
Poésie, 2002, 80 pages.
ISBN 2-922992-01-2, 12,95 \$

André Muise
La falaise à la fin des marées
La culture orale acadienne du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse imprime sur la poésie d'André Muise un rythme et un phrasé inusités dans une fusion ingénieuse entre l'oral et l'écrit. *La falaise à la fin des marées* est une tentative de laisser des traces à partir d'une façon d'être, avec une conscience aiguë des forces qui essayent d'en contrecarrer l'élan.
Poésie, 2002, 120 pages.
ISBN 2-922992-02-0, 14,95 \$

En vente chez votre libraire
LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE, 140, rue Bolsford, suite 22, Moncton (NB) E1C 4X4
Tél. : (506) 383-4446 • Téléc. : (506) 857-2064 • Courriel : perceneige@nb.aibn.com

Jean Marcel
LETTRES DU SIAM
L'Hexagone, Montréal,
2002, 110 p. ; 16,95 \$

Le joual de Troie (1973) lui valut le Prix France-Québec. Depuis, plusieurs ouvrages érudits ont suivi : études, traductions, essais, romans. Cette fois, Jean Marcel emprunte le genre épistolaire pour confier plus familièrement sa passion pour la Thaïlande, pays d'adoption qu'il préfère désigner par son

ancien nom, Siam. Son vieil ami Jean Tétreau, préfacier du recueil, apparaît comme le destinataire des huit lettres, mais en réalité, Jean Marcel s'adresse aux Québécois et autres Occidentaux qui, selon lui, entretiennent de fausses perceptions de la Thaïlande colportées par des touristes voyeurs et des médias assoiffés de sensationnalisme. À l'image déformée du pays du tourisme sexuel, assimilé au tiers-monde, il substitue celle du « dernier paradis de la planète » pour lequel il a été frappé d'un « foudroyant envoûtement qui dure encore », d'où un intérêt marqué pour tout ce qui s'y rapporte. Il trouve dans l'Histoire du Siam les racines de la tradition de liberté qu'il observe en ce pays, le seul du sud-est asiatique à n'avoir jamais été colonisé, et interprète l'art de vivre « au pays du sourire » à la lumière des « Nobles Vérités » transmises par l'enseignement de la doctrine bouddhique. Dans une autre lettre des plus intéressantes, le philologue de formation nous entretient des principales caractéristiques de la langue thaïe et de son fonctionnement et, dans une autre encore, de la cuisine variée et de la façon qu'ont les Thaïs de se restaurer dans les rues, à toute heure. Mais c'est sans doute la vénération qu'ils portent à leur roi, dont le néo-Thaïlandais fait d'ailleurs grand éloge, qui apparaît comme l'un des traits culturels les plus singuliers pour un Occidental d'aujourd'hui.

Certes, *Lettres du Siam* présente « le Pays des Hommes libres » sous son jour le

plus favorable, dans un ton en conformité avec le climat d'harmonie où se retrouve son auteur. Ne prévient-il pas son lecteur dès la première lettre, comme s'il cherchait par la même occasion à se justifier : « Mais après avoir découvert le Siam il y a dix ans, je me suis rendu compte à la longue, à travers ma passion pour ce nouveau pays, que je le substituais peu à peu à celui qui n'achevait pas d'advenir ». Du *Joual de Troie* aux *Lettres du Siam*, un même appétit de liberté.

Pierrette Boivin

Pier Paolo Pasolini
LA LONGUE
ROUTE DE SABLE
Trad. de l'italien
par Anne Bourguignon
Arléa, Paris, 2002,
94 p. ; 19,95 \$

Plus de vingt-cinq ans après la disparition de Pier Paolo Pasolini (1922-1975), la publication d'inédits de l'auteur nous réserve plusieurs bonnes surprises, comme la réédition de ce merveilleux journal de voyage, intitulé *La longue route de sable* (*La lunga strada di sabbia*), qui confirme une fois de plus le statut indéniable que plusieurs – dont Alberto Moravia – lui reconnaissent : il fut le plus important poète italien du vingtième siècle.

Ce journal, rédigé durant l'été 1959, alors que Pier Paolo Pasolini parcourait les plages d'Italie, du nord au sud, de la frontière française jusqu'aux limites de la Yougoslavie, relate une série de rencontres dues au hasard. Les observations sont lumi-



deur de certains de ses scénarios inédits publiés en 1980 (*Saint Paul*, ou encore *Le Père sauvage*). Je frissonne en lisant les impressions de l'auteur, de passage sur la plage d'Ostie, non loin de Rome, où il devait trouver la mort en novembre 1975, dans des circonstances tragiques : « J'arrive à Ostie sous un orage bleu comme la mort », écrivait-il. C'était en 1959.

Yves Laberge

Marcel Brouillard
LES BELLES
INOUBLIABLES
50 GRANDES CHANSONS,
HISTOIRE ET PAROLES
L'Homme, Montréal, 2002,
406 p. ; 26,95 \$

Ce livre est un cadeau. L'auteur, pour qui le répertoire de chansons francophones est une richesse inestimable, vient nous offrir des textes qui, depuis leur création, font le bonheur de ceux qui les entendent et la notoriété de ceux qui les interprètent.

Ainsi, de 1732 à nos jours, on découvre cinquante titres très connus. Pour chacun, on donne une date de création, le nom du parolier, celui du compositeur, et une liste de tous les artistes (connus) qui ont interprété la chanson au fil des années. Certains succès, parmi les plus anciens, peuvent avoir été repris par vingt, trente vedettes différentes, et rafraîchis au gré de la mode, de l'époque et de la technologie, à chaque réapparition.

L'auteur raconte l'histoire de chacune des chansons, relate les événements qui l'ont soit mise au monde, soit freinée, soit propulsée. Puis, de tous les interprètes qui ont porté le texte vers les plus hauts sommets, Marcel Brouillard en choisit un, souvent le plus exceptionnel, et nous en parle. On sait

neuses et l'écriture dénote une sensibilité à vif. Nous sommes loin du simple carnet intime ou du récit de voyage proprement dit. Ici, les descriptions de lieux ou le portrait des gens rencontrés deviennent décors et personnages de romans ou de scénarios. L'écrivain réussit à transfigurer le réel, à transformer en littérature la plus banale des situations, l'événement le plus prosaïque. L'écriture atteint souvent des moments de plénitude et de grande éloquence. Comparés à cet auteur, des « spécialistes » du roman de l'errance – comme Jack Kerouac ou Allen Ginsberg, pour ne citer que les plus populaires – me semblent bien pâles et assez innocents.

En lisant *La longue route de sable*, on repense à la prose fougueuse et directe de ses premiers romans (*Une vie violente*), ou encore à l'ar-

quand l'interprète est né, d'où il vient, s'il est de famille modeste ou aisée, quelle était la profession de ses parents, quels ont été ses amis, son cheminement scolaire, les contacts qui ont favorisé son ascension, les distinctions qu'il a obtenues tout au long de son parcours, le nombre de disques qu'il a vendus, de spectacles qu'il a donnés, de salles où il a chanté, de pays où il a été acclamé, etc. La plupart des interprètes choisis sont toujours vivants. Ils continuent de donner des spectacles, de monter des projets, de s'investir dans le métier et dans la communauté. Ce choix contribue à donner au volume des allures de continuité.

La chanson francophone est vive, mordante. Elle est toujours le porte-parole le plus crédible de notre société.

Une belle chanson, ça dit bien, ça dit vrai et pour longtemps.

Réjeanne Larouche

Tran Lam
LA SURVIVANTE
Stanké, Montréal, 2002,
352 p. ; 21,95 \$

« Pourquoi les bombes explosent-elles, maman ? C'est la guerre, mon enfant. C'est quoi, la guerre ? Les hommes s'entre-tuent. Pourquoi, maman ? Arrête de poser tant de questions. Tu es trop petite pour comprendre tout cela. » Pour comprendre l'indicible sans aucun doute ; d'ailleurs, qui y parviendrait ? Tran Lam a vécu, vu et ressenti l'un des pires génocides que le XX^e siècle ait porté, l'élimination de vingt-cinq pour cent de la population cambodgienne en l'espace de quatre ans, et elle en témoigne.

La fillette d'alors raconte les pires horreurs qui soient. Des atrocités, il y en a eu ! Et des actes de barbaries, elle

en a vu ! Ce qui est saisissant dans ce récit, ce sont les mots bruts simplement employés, qui donnent toute son amplitude bouleversante à ce périple poignant de réalisme et d'authenticité. La candeur des interrogations de cette spectatrice haute comme trois pommes, qui assiste ahurie aux scènes les plus effroyables de l'histoire de la barbarie humaine, rend les actes des Khmers rouges encore plus inconcevables. « Comme ils sont bêtes ces Hommes ! », ah oui, ces « Sauvages Rouges », dit-elle, qui érucitent aux populations déplacées, affamées, exténuées, entassées dans des camps de concentration : « Vous gardez ne rapporte rien, vous détruire n'est pas une perte ». L'aspect le plus répugnant de ce système d'anéantissement massif de l'Autre, c'est que personne ne sait comment les gens sont tués lorsqu'ils disparaissent la nuit. Mais ils sont tués. Incontestablement. Tout ce que chacun sait ou croit comprendre, c'est que seuls les fous s'en sortiraient. C'est-à-dire ceux et celles qui ne pensent plus. Ne savent plus. Ont tout oublié.

Aussi, l'enfant s'invente-t-elle un monde parallèle dans lequel la protègent les animaux qu'elle invoque ; cet univers lui donne la force de survivre lorsque tous les siens sont partis, sa mère la première. Pour sa mère elle a tenu. Pour sa mère elle s'est battue. Pour sa mère elle dure. Mère source de tous les courages.

Mais pourquoi les êtres humains ont-ils dans le cœur ce désir de massacrer ?

Elle s'en est sortie avec toute sa raison, a immigré au Québec et y a refait sa vie. Pour autant, Tran Lam cesse-t-elle, la nuit, de hurler parce que son ventre lui fait mal ? Est-elle demeurée une esclave



Des livres pour savoir

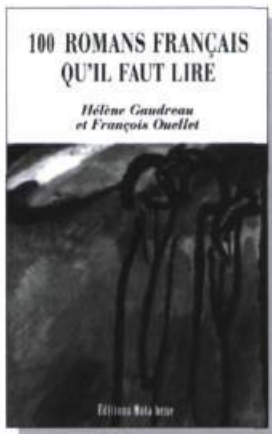


Éditions Nota bene



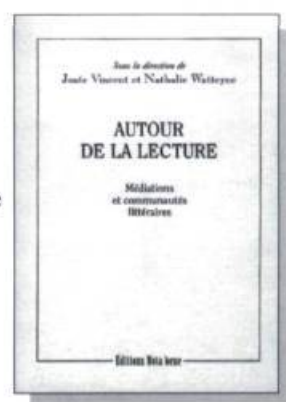
14,95 \$ 242 p.

Une anthologie qui présente des textes méconnus de l'auteur de *Gaspard de la Nuit*, Aloysius Bertrand, dont on n'a pas encore mesuré toute l'importance.



13,95 \$ 315 p.

« Il résulte de cette entreprise une anthologie des plus intéressantes et des plus agréables à lire ».
J.-P. Beaumier, *Nuit blanche*



24,95 \$ 333 p.



20,95 \$ 155 p.

Ce livre de François Ouellet présente une analyse inédite des possibles devenir du destin sociohistorique du Québec.



24,95 \$ 288 p.

Yzabelle Martineau fait pénétrer le lecteur dans un des lieux les plus obscurs et les plus secrets de la littérature : le plagiat.

dont le seul pouvoir est de subir volontairement sa condition ? Sait-elle, enfin, qu'elle n'est pas l'image de cette cruauté passée. Forcément passée. Révolue ? Mais ceci est déjà une autre histoire.

Sandra Friedrich

Bernard Vouilloux
LE TABLEAU VIVANT
PHRYNÉ, L'ORATEUR
ET LE PEINTRE
Flammarion, Paris, 2002,
564 p. ; 74 \$

Voici brièvement résumée la légende de Phryné : au IV^e siècle avant notre ère, une courtisane doit comparaître devant l'assemblée des juges qui lui reprochent son mode de vie impudique. Au moment d'apparaître devant les vieillards représentant l'ordre, Phryné est subitement dénudée. Éblouis par l'incroyable beauté de la jeune femme, les juges cois renoncent à la condamner et deviennent indulgents envers celle-ci.

L'image éloquente de Phryné, symbole d'une beauté parfaite, offerte en guise de plaidoyer silencieux, a fait l'objet de plusieurs œuvres d'art ; Bernard Vouilloux étudie d'une manière exhaustive l'évolution de la représentation de la beauté féminine au fil des siècles en prenant pour modèle celui de la mythique Phryné. Son dévoilement inespéré constitue un choc : c'est à la fois un spectacle sans parole, un jeu de regards, un mélange d'audace et de honte qui s'organisent, comme dans la célèbre toile de Jean-Léon

Gérôme qui occupe la couverture de l'ouvrage (*Phryné devant l'aéropage*, 1861).

Empruntant à l'histoire, à la littérature (de Jean-Jacques Rousseau à Charles Baudelaire), à la sémiologie, à la psychanalyse et à l'histoire de l'art, les chapitres abordent les questions de dévoilement, de pudeur dans l'art, des limites de l'obscénité, dont les normes ont considérablement varié. Ces analyses approfondies portent à la fois sur les récits et les œuvres picturales. L'auteur fait preuve pour son dixième livre d'une documentation impressionnante ; son étude magistrale constitue à mes yeux un modèle du genre, comme on en voit trop peu. L'ouvrage *Le tableau vivant* de Bernard Vouilloux est certainement le plus beau livre d'esthétique que nous ayons reçu cette année.

Yves Laberge

Ignacio Ramonet
GUERRES
DU XXI^e SIÈCLE
Galilée, Paris, 2002,
183 p. ; 45,50 \$

Guerres du XXI^e siècle est avant tout un livre d'opinions qui pose une question centrale : de quoi notre avenir peut-il être fait ? Ignacio Ramonet met les choses en perspective ; il ordonne l'information, assemble les pièces d'un inextricable puzzle pour lire de façon significative les grands événements qui ont marqué l'actualité de la dernière décennie.

Partant de la description de situations effarantes,



appuyée çà et là par la révélation de faits et de chiffres surprenants, l'auteur s'entretient de l'enlèvement de la question palestinienne en expliquant son blocage en Israël ; de la dynamique des politiques néolibérales qui conditionnent l'actuelle mondialisation et de ses ripostes « citoyennes » ; de la nouvelle donne dans la structure même des relations internationales, de la guerre du Kosovo à celle contre le terrorisme, caractérisée par la suprématie du gendarme américain devenant baroudeur pour agir en toute impunité.

Sans aucun répit, nous assistons à un sinistre défilé, celui d'acteurs internationaux enfermés dans la logique de conflits meurtriers. Le « nouvel ordre mondial » tant annoncé n'a engendré que des déboires politiques et l'incapacité désarmante à affronter les problèmes de notre époque. Mais sans doute la partie la plus brillante de l'ouvrage réside dans la synthèse des transformations et des tendances significatives qui façonnent ce nouveau « visage du monde », de leurs effets dévastateurs sur la santé et l'ensemble des conditions de vie du genre humain et en définitive, sur l'écosystème tout entier de la planète.

Daniel Dompierre

Annmarie Adams
et Peta Tancred
L'ARCHITECTURE
AU FÉMININ
UNE PROFESSION
À REDÉFINIR

Remue-ménage, Montréal,
2002, 218 p. ; 26,95 \$

Libérer les femmes de la position de victime où les confine trop souvent le féminisme « classique » et les replacer en position de sujet. Voilà qui n'est pas le moindre intérêt du livre d'Annmarie Adams et Peta Tancred. Et c'est loin d'être le seul !

L'ouvrage est issu de la collaboration originale entre une historienne de l'architecture et une sociologue – les discours sur l'interdisciplinaire ou la transdisciplinarité des milieux académiques nous y ayant peu habitués.

La comparaison entre la situation des femmes architectes au Québec, en Ontario et dans l'Ouest canadien est fort éclairante, et sa portée (comme celle de l'ouvrage) va au delà du simple domaine de l'architecture. Les auteurs, en effet, ne veulent pas juger l'insertion des femmes dans la sphère professionnelle à la lumière de celle de leurs collègues masculins ; elles refusent dans le même sens d'évaluer la participation des Québécoises à cette profession à l'aune d'une quelconque

« normalité » canadienne-anglaise ou américaine. Les Québécoises sont entrées plus tardivement dans les rangs des architectes, comme dans la plupart des professions traditionnellement masculines. Depuis la Révolution tranquille qui fut l'occasion d'un essor, leur présence s'est accrue de façon telle qu'elle surpasse désormais celle de leurs consœurs du Canada anglais.

L'architecture au féminin est surtout une réflexion sur les femmes et le travail, ou plus généralement sur la division sociale du travail. Dans une perspective féministe certes, mais qu'on pourrait qualifier de néo-féminisme, Annmarie Adams et Peta Tancred affirment que les femmes architectes ont raison de contester les conditions de travail en vigueur dans leur profession (travail qui se prolonge régulièrement le soir et les fins de semaine), conditions qui rendent impossible la conciliation travail-famille ; c'est ainsi que plusieurs femmes en viennent à abandonner la pratique privée, sans quitter pour autant l'architecture, pour tenter d'exercer leur métier ailleurs, autrement.

Un livre passionnant sur les professions, sur les femmes, sur le Québec et sa spécificité, sur le partage social du travail, qui devrait rejoindre un large public au delà de l'ordre des architectes !

Andrée Fortin

Laurence Vanbrabant
JULOS BEAUCARNE
Isabelle Quentin,
Montréal, 2002,
159 p. ; 24,95 \$

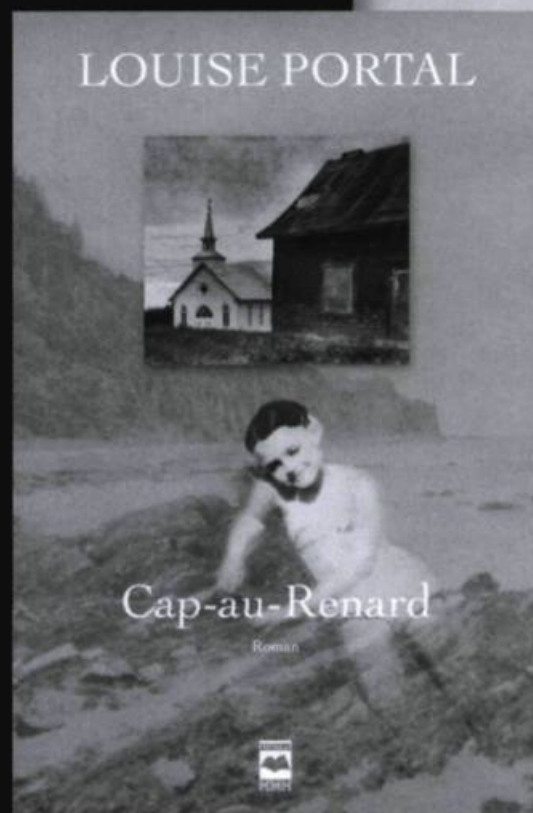
Comme elle l'admire ! C'est la réaction spontanée qui vient après la lecture du premier livre de Laurence

Vanbrabant, consacré à ce grand chanteur belge, par ailleurs écrivain et lui-même biographe de Jacques Brel. L'essai de cette inconditionnelle de Julos Beaucarne s'inscrit logiquement dans l'esprit de cette nouvelle collection, « Groupie ». Biographe consciencieuse, Laurence Vanbrabant partage avec le lecteur son pèlerinage intellectuel et se rend à Écaussinnes en Belgique, lieu de naissance de Julos Beaucarne. Elle décrit les lieux et les réminiscences présentes dans les chansons du poète, survolant ainsi plusieurs moments de sa carrière. Mais Julos Beaucarne, c'est aussi la conscience écologiste à tous les niveaux ; même lors de l'inauguration du tunnel sous la Manche en 1994, celui-ci demandait à ce que l'on aménage une piste cyclable en plus des trois tubes destinés aux transports motorisés.

Les 21 petits chapitres de l'ouvrage analysent surtout des aspects de l'artiste et de l'œuvre selon des angles parfois inusités : la symbolique des chiffres qui causent des coïncidences, ses jeux de mots, son amour des femmes, ses influences littéraires (Victor Hugo, Molière, Jacques Brel). On y traite cependant peu des aspects musicaux, mélodiques : les tonalités et les accords, les arrangements, les orchestrations. Ce livre conviendra bien sûr aux inconditionnels de Julos Beaucarne, mais renseignera aussi les lecteurs qui ne connaissent pas encore son œuvre. On trouve en fin de volume un glossaire comprenant plusieurs des mots inventés par le poète, une discographie complète (de références européennes, avec les 45 tours) et une liste de ses livres, soit 22 titres en trente ans !

Yves Laberge

L'actrice et comédienne bien connue y confirme son grand talent de romancière.



Cap-au-Renard
Louise Portal
22,95 \$

Bientôt en librairie



www.hurtubisehnh.com

Serge Revel
LE BONHEUR EST
SI DÉLICATEMENT
FRAGILE
 C.L.C., Paris, 2002,
 109 p. ; 24,95 \$

Ce livre est fait de courts textes s'attachant à décrire de petits moments de grâce le plus souvent inaperçus, mais où se réalise cette volupté d'être qu'on appelle le bonheur. Promenades dans la campagne, en montagne ou dans les rues étroites d'une ville ancienne, rencontres amoureuses, ou le simple spectacle de la pluie et de la neige à travers une vitre, instants miraculeux qui révèlent soudainement la plénitude du monde. C'est peu de choses et si familier, mais ici décrit par l'auteur avec une minutieuse et poétique précision. Il découvre même dans la proximité de la mort des pages d'indicible bonheur. Il s'agit en somme d'un parti pris de valorisation de l'instant présent et de son potentiel de plaisir et d'espoir.

Jean-Claude Dussault

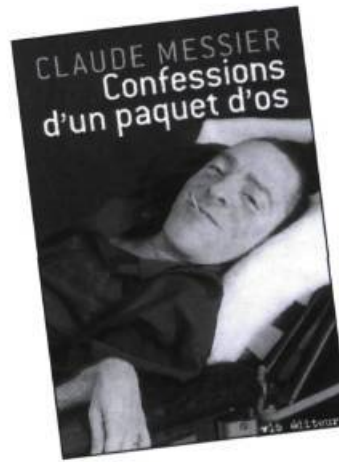
Claude Messier
CONFESSIONS
D'UN PAQUET D'OS
 VLB, Montréal, 2002,
 260 p. ; 22,95 \$

Nous sommes tous handicapés. La différence pour un handicapé physique, c'est qu'il ne peut pas le nier aussi longtemps que les autres. Aussi, dans cette autobiographie, Claude Messier ne cache-t-il jamais son état. Avant de faire l'amour, sa blonde doit le porter. « Enfin presque nue, elle me prit dans ses bras pour me dépo-

ser sur le sol. » Quant à la façon de passer à l'acte, mon Dieu, ça ressemble étrangement à ce que l'on fait vous et moi, dystonie musculaire ou pas.

Voilà d'ailleurs qui résume bien l'ensemble du récit, où la condition de « dépendant physique » est toujours présente, mais où il s'agit d'abord de la vie d'un type qui a des amis, des amours, des conflits, des obstacles, des moments de victoire et d'autres de désespoir.

Le message de l'auteur passe très efficacement, notamment dans les quelques scènes où il décrit le comportement des préposés qui le traitent comme un enfant dans les centres de



soins ou dans les camps de vacances adaptés. L'incongruité frappe tout de suite le lecteur, qui a vu le narrateur voyager, écrire, chercher des subventions, faire la fête avec ses amis, et qui constate soudainement cette discordance entre la vie réelle des handicapés et la perception bornée qu'en a souvent leur entourage, y compris ceux qui ont pour métier de s'occuper d'eux.

Sans éblouir par sa ri-

chesse ou son originalité, le style est clair, vivant et intime. Plutôt linéaire, d'accord, mais quoi ! c'est le récit d'une vie. La première pièce de théâtre qu'il a montée, ses démarches pour se faire publier, ses déboires avec la drogue, ses démêlés avec l'hôpital Saint-Charles-Borromée, où la qualité des soins ne répond pas aux normes, son combat pour faire reconnaître la valeur thérapeutique de la marijuana, sa douleur physique...

Personne ne choisit son destin. Il en est cependant pour qui le sort semble plus cruel que pour d'autres. Claude Messier n'a jamais marché. Le récit de sa petite enfance et des hypothèses de ses parents, des médecins et de son entourage à cet égard est particulièrement touchant. De même que l'épilogue, où il nous annonce qu'à la mitrentaine, il prend les mesures nécessaires pour quitter bientôt ce corps qui ne peut plus le suivre.

François Lavallée

Arnaud Corbic
DIETRICH BONHOEFFER
RÉSISTANT ET PROPHÈTE
D'UN CHRISTIANISME
NON RELIGIEUX
 Albin Michel, Paris, 2002,
 190 p. ; 12,95 \$

Malgré ce que peut suggérer le titre de cet ouvrage, Dietrich Bonhoeffer demeura officiellement religieux jusqu'à la fin de ses jours. Et s'il fut prophète, c'est dans un sens laïc, comme penseur d'un christianisme pragmatique, rendu possible avant même que se pose la question de la foi. À la biographie, Arnaud Corbic superpose une présentation de la pensée théologique et sociale de ce pasteur allemand qui, dès l'avant-guerre, résista au nazisme.



Passionnément depuis 30 ans

Les amoureux du livre se retrouvent tous les
 mardi dès 17h sur les ondes du 89,1
 pour le magazine

La Vie en prose

en direct du
 Fou Bar 525, rue St-Jean à Québec
 Antoine Tanguay et toute son équipe de
 chroniqueurs vous attendent
 pour un 5 à 7 tout littéraire

en direct sur internet également au www.ckrl.qc.ca

Ayant eu l'occasion de s'expatrier aux États-Unis, Bonhoeffer modifie sa décision aussitôt qu'il arrive sur place, pour revenir en Allemagne à la veille du déclenchement des hostilités. Arrêté en 1943 pour avoir participé à un complot visant l'assassinat du Führer, il est pendu en prison quelques semaines à peine avant la défaite allemande.

L'ouvrage tend à expliciter la métamorphose de pensée qui conduit le pasteur à intervenir politiquement, de même qu'à créer une théologie adaptée à une époque de profonde crise spirituelle. « Bonhoeffer devient un homme de la réalité. Il a cessé d'être 'pieux'. Le 'culte' ne lui manque plus. Il est devenu un homme parmi les autres, syndicalistes, politiques, travailleurs, qui refusent le nazisme. »

D'une lucidité nietzschéenne, l'homme envisage alors, du fond de sa cellule, une période de l'humanité où la religion serait pour la plupart des Occidentaux une chose du passé. Devant une telle perspective, devant aussi les effets dévastateurs du cynisme, il n'est plus question de faire de la chrétienté un domaine reclus, dans une attente où l'on prend garde de ne plus se salir les mains, mais plutôt d'offrir à l'individu areligieux une voie éthique. Héritier de Luther,

Bonhoeffer propose d'adapter la parole divine à l'urgence historique, influençant bon nombre de théologiens dissidents des dernières décennies. On lira d'autre part avec intérêt le poème de détention présenté en annexe, qui donne un bon aperçu de cette pensée à la fois sceptique et porteuse d'un espoir supérieur.

Thierry Bissonnette

Suzanne Jacob
COMMENT POURQUOI
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2002,
84 p. ; 18,95 \$

Un livre sans auteur ? C'est ce qu'affirme Suzanne Jacob dans la dernière phrase de *Comment pourquoi*. Un livre sans auteur... une phrase à méditer, surtout après la lecture et la relecture de cette plaquette. La collection « Écrire » des éditions Trois-Pistoles invite les écrivains à livrer leurs secrets professionnels, l'histoire de leur venue à l'écriture, leurs sources d'inspiration... Mais est-ce vraiment possible de se livrer ainsi, d'écrire sur son acte d'écriture, de traquer l'étincelle qui allume l'esprit, de se pencher sur les motivations profondes à l'origine de cette « entrée en l'écriture » comme on dit « entrer en religion » ? Sans doute quelques-uns y parvien-



dront-ils, alors que d'autres, telle Suzanne Jacob, ne pourront qu'écrire un nouveau récit, une nouvelle page de fiction, aussi précieuse que toutes les autres, celles qu'un éditeur a coiffé du mot « roman ». Car en fait, c'est un véritable petit roman que nous donne à lire Suzanne Jacob, l'histoire d'une femme qui cherche « comment-pourquoi » et qui nous invite à parcourir avec elle ce terrain vague où prendra racine, dans le terreau de la création, un nouveau personnage, un nouveau monde.

« Je suis, je me le répétais, je suis du côté de l'œuvre. Je crois que le pourquoi et le comment de l'œuvre, si futiles, inutiles et impuissants soient-ils, sont dans l'œuvre où ils sont entièrement montrés. » En la suivant page après page, on constate que Suzanne Jacob, comme elle le dit elle-même, écrit à son insu : « L'écriture quitte-t-elle

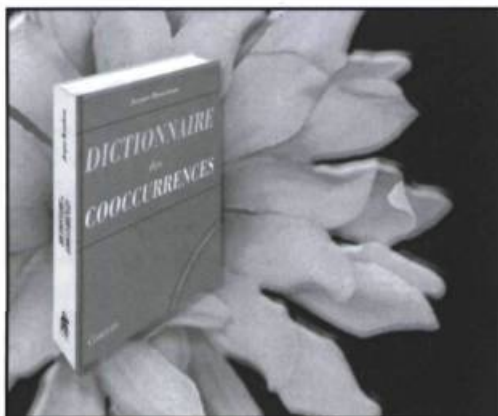
jamais l'écrivain ? » À l'instar de tous les sens possibles que recèlent les livres de Suzanne Jacob, son état d'écrivain se laisse difficilement circonscrire. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qui fait la profondeur de certains écrivains ?

Sylvie Trottier

Sous la dir.
de Stéphane Goudet
L'AMOUR DU CINÉMA
50 ANS DE LA REVUE POSITIF
Gallimard, Paris, 2002,
579 p. ; 22,95 \$

Depuis 1952, le mensuel *Positif* figure parmi les trois plus importantes revues de cinéma en France, avec son éternelle rivale *Les Cahiers du cinéma* et la plus récente *CinémAction*. L'anthologie d'articles rassemblés par Stéphane Goudet sous le titre *L'amour du cinéma, 50 ans de la revue Positif* donne un très bon aperçu de certains grands moments de l'histoire du cinéma du dernier demi-siècle, selon l'optique de cette revue, centrée davantage sur les créateurs – cinéastes, scénaristes – que sur les actrices et les acteurs – comme l'a fait par exemple le très populaire magazine français *Première*.

Le voyage au centre de l'histoire du cinéma qui nous est ici proposé nous permet, en 50 articles forcément inégaux, de revivre des sorties marquantes commentées au



DICTIONNAIRE des COOCCURRENCES

JACQUES BEAUCHESNE – Fruit d'une trentaine d'années de lecture faite plume à la main par un grand papirovre et terminologue invétéré, ce dictionnaire contient en effet, pour presque chacun des mots que l'on trouve dans un dictionnaire des synonymes — sans compter les termes nouveaux qui envahissent notre paysage quotidien —, une liste de suggestions, dont la longueur vous étonnera souvent.

Le vœu le plus cher de l'auteur est d'aider ainsi toutes les personnes qui écrivent, pour leurs besoins personnels ou professionnels, à exploiter davantage les immenses richesses de la langue française. 408 pages

En vente dans toutes les librairies
Les Éditions GUÉRIN (514) 842-3481

présent ; on redécouvre les réactions des critiques français pour des films aussi différents que *Los Olvidados* (1952) de Luis Bunuel, *Shining*, *l'enfant lumière* (1980) de Stanley Kubrick, *Stalker* d'Andréï Tarkovski (commenté en 1981), et de quelques longs métrages français (de Claude Sautet, Maurice Pialat, Éric Rohmer).

On y relit aussi un très vivifiant article polémique datant de 1962, contre la Nouvelle Vague promue et défendue par *Les Cahiers du cinéma*, dans lequel le critique Robert Benayoun écrit : « Il est un autre cinéma », comme pour attirer l'attention sur l'omniprésence de ce courant si influent. Intitulé sarcastiquement « Le roi est nu », l'extrait choisi s'ouvre par cette définition péremptoire de la Nouvelle Vague : « Une Weltanschauung de l'incompétence ». Ce scepticisme envers une frange de la Nouvelle Vague et particulièrement Jean-Luc Godard distinguait fondamentalement la revue *Positif* des très arrogants *Cahiers du cinéma*, véritables inconditionnels de ce cinéaste.

Au fil des ans, *Positif* avait également consacré des dossiers à certains grands cinéastes du muet : Robert Wiene, Friedrich-Wilhelm Murnau, Fritz Lang, Erich Von Stroheim, mais ces articles ne sont pas reproduits ici. Plusieurs auteurs des textes réédités sont des écrivains de cinéma réputés et intègres : Paul Louis Thirard, Marcel Oms, Michel Ciment, Barthélemy Amengual, Jean-Pierre Jeancolas. Les articles explorent les films de réalisateurs exigeants : Michelangelo Antonioni,

Akira Kurosawa, Theo Angelopoulos, Manoel de Oliveira.

Les meilleures revues de cinéma des années 1970 et 1980, comme *Cinématographe* et *La Revue du cinéma*, *Image et son*, ont malheureusement disparu, ce qui révèle la fragilité de l'édition cinématographique en France. Souhaitons donc à *Positif* au moins un autre demi-siècle de vie et une meilleure visibilité au Québec.

Yves Laberge

**Jean-Paul Dubois
JUSQUE-LÀ TOUT
ALLAIT BIEN
EN AMÉRIQUE**
L'Olivier, Paris, 2002,
279 p. ; 29,95 \$

À quoi ressemblerait le monde si l'Amérique n'existait pas ? Cette étrange question, que lui lance un jour un étranger dans un avion le ramenant une fois de plus à New York, ne cessera d'attiser la curiosité de Jean-Paul Dubois à l'égard des États-Unis. « Y avait-il jamais eu, écrit ce dernier, dans l'Histoire, un pays qui ait à ce point pesé sur chaque parcelle de cette terre ? Une nation dotée d'une telle densité économique, qui ait influencé toute la vie de la planète, y imprimant sa marque, imposant sa musique, sa nourriture, ses distractions, son mode de vie, ses vices, ses valeurs, ses visions, ses armées, et ne laissant d'autre choix aux habitants de ce monde que cette vague impression de végéter dans l'ombre terne et alanguie des colonies ? »

Initialement publiés dans *Le Nouvel Observateur* de 1996 à 2001, les textes



tout en Amérique. Du meilleur au pire. Pour tous.

L'intérêt d'un tel recueil de textes, voire d'histoires, comme Jean-Paul Dubois n'hésite pas à les qualifier, repose autant sur le talent d'écrivain de ce dernier que sur la plongée sociologique dans laquelle il nous entraîne, au cœur de la nation la plus puissante en ce monde. Le titre fait écho aux événements du 11 septembre, à la cassure qui s'est opérée au sein de la société américaine par rapport à l'image qu'elle entretenait jusque-là d'elle-même. Tel un Gulliver découvrant tout à la fois un monde aussi fabuleux qu'inquiétant, Jean-Paul Dubois arpente l'Amérique et nous livre, à la manière d'un *road movie*, le récit de ses rencontres dont certaines illustrent à quel point la réalité dépasse souvent la fiction.

Jean-Paul Beaumier

**Isabelle Daunais
FRONTIÈRE DU ROMAN
LE PERSONNAGE RÉALISTE
ET SES FICTIONS**
Presses de l'Université
de Montréal,
Montréal/Presses
Universitaires
de Vincennes, Saint-Denis,
2002, 244 p. ; 24,95 \$

L'étude d'Isabelle Daunais, qui s'adresse principalement aux universitaires et aux amateurs passionnés par le roman réaliste, se fonde sur l'hypothèse qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le roman atteint « les limites mêmes de son domaine et de son action ». Pour l'auteure, l'évolution historique du genre romanesque procède d'une dynamique interne qui conduit à une libération des formes et donne lieu à de nombreuses expérimentations formelles (liées notamment à la volonté, alors par-

tagée par plusieurs, d'écrire un livre sur rien). Comme elle le rappelle, cette démarche s'accompagne d'une remise en cause profonde de la conception classique de l'art qui instituait le rapport entre la forme et le contenu comme une nécessité absolue.

De plus, alors que la Beauté devient le but ultime et même le thème des pratiques artistiques, on doute sérieusement de l'utilité d'un récit qui ne peut se libérer de sa fonction traditionnelle de représentation. Mais, explique l'auteure, le sacrifice du récit ferait peser une menace : celle de la fin pure et simple du roman. En outre, ce mouvement se heurte à une donnée fondamentale : le personnage romanesque.

Le risque d'une dissolution du personnage invite Isabelle Daunais à établir un parallèle avec la peinture, qui commence justement à s'écarter de la figuration et à tendre vers l'abstraction. Les liens ainsi mis en évidence sont extrêmement intéressants et montrent ce que l'auteure appelle avec pertinence une « communauté de discours et d'imaginaires » : « Les alliances de peintres et d'écrivains (Champfleury-Courbet, Zola-Manet, Huysmans-Moreau, Apollinaire promoteur du cubisme) se sont construites sur ces ensembles et ces 'lieux' communs ».

Sylvain Brehm

Andrée Ferretti
LA PASSION
DE L'ENGAGEMENT
DISCOURS ET TEXTES

(1964-2001)

Lanctôt, Outremont, 2002,
194 p. ; 19,95 \$

Andrée Ferretti (née Andrée Bertrand), la notoire passionaria de la cause indépendantiste, s'active toujours sur plusieurs fronts. *La passion*

de l'engagement collige des textes et des discours jalonnant ses années d'implication politique, des premiers temps du Rassemblement pour l'indépendance nationale, jusqu'à l'hommage à son collègue riniste André d'Allemagne, décédé en 2001. Dans l'intervalle, lendemains référendaires, polémique débattant des premières nations comme peuples fondateurs du Canada, qui défraya la chronique dans *Le Devoir* en 1991, militantisme féministe. Texte choc, « Égales, certes, mais à des hommes libres » appelle en 1978 les femmes au militantisme : « Non, mesdames, nous ne serons jamais libres dans une société qui vit dans un état de dépendance généralisée. Nous devons, c'est certain, mener sans relâche, nos luttes spécifiques. [...] Nous devons toutefois les inscrire dans un combat plus radical

qui se situe dans la perspective de l'abolition de l'oppression nationale et de l'exploitation capitaliste ».

Avec le temps, le style et la pensée se transforment, mais la ferveur ne semble jamais s'éteindre. Elle ne descend pas de ses grands chevaux de bataille : il faut sortir de l'aliénation, de la peur, s'assumer. Intègre, indépendante face aux lignes de parti et aux leaders, elle conserve son enthousiasme et sa loyauté envers ses « camarades » de travail. Radicale, elle insiste pour considérer le politique de façon historique ; cette obstination, tout à son honneur, provoque ses interlocuteurs et prend les lecteurs à partie. C'est le ressort de sa force, de sa mémoire, mais aussi ce qui la fixe dans un type de pensée : pour ne pas perdre de vue le rêve d'un pays souverain, elle doit résolument rester arrimée à

une conception occidentale de la nation, et de fait à une histoire. Or, dans un contexte de mondialisation, « l'histoire » est confrontée à plusieurs propositions qui la remettent en question, notamment de nature anthropologique, car l'histoire du Québec a d'autres réalités, d'autres histoires. Chez ceux qui s'interrogent sur les modalités de l'existence d'une nation au temps de la mondialisation, cette série de textes témoins de la vie politique au Québec stimulera la réflexion comme on remue la terre pour favoriser l'éclosion de la vie.

Alexandra Liva

Michel Onfray
ESTHÉTIQUE
DU PÔLE NORD
Grasset, Paris, 2002,
187 p. ; 24,95 \$

Le plaisir est dans l'écriture de l'émerveillement devant les paysages qui s'offrent à nous. C'est la perspective hédoniste que nous invite à partager le philosophe Michel Onfray dans ce beau petit livre où les divers courts chapitres sont autant de « stèles hyperboréennes » en hommage au pôle Nord. L'auteur nous entraîne dans une quête attentive à la recherche des formes, des signes, des symboles et des rites sur cette Terre de Baffin qui procure à ses yeux une « sensation d'un lendemain de création du monde ».

Les contours de cette esthétique se dessinent graduellement autour de la terre et de ses aspérités, du climat et de sa rigueur, de l'espace et de son immensité, et enfin, d'un peuple et de sa culture. À travers ce parcours, il est surtout question du temps, de son ordonnance, de ses nombreuses figures, de ses rythmes. Cette ethnologie du

Tout le monde à table!

METS INTERNATIONAUX

PASTISSIMO
MAÎTRE TRAITEUR
FINE CUISINE DU MONDE

655, rue Saint-Jean
648-2805

temps tracée par Michel Onfray est la source d'observations fort intéressantes, débarrassées des mythes sur les Inuit et leurs traditions. Elles font preuve aussi d'une belle sensibilité, ramenant tout à l'essentiel en ce lieu de l'esprit : le silence, la vie, la survie. Mais dans cette évolution, le passage qui mène à la confrontation avec la modernité occidentale aboutit tragiquement à une rupture. Le temps « nihiliste » s'installe. Pour l'auteur, c'est la disparition d'une identité, ce sont les transformations qui s'incrument dans la durée en déracinant l'ensemble d'une culture, entre dépendance et déchéance.

Loin du récit de voyage donc ou d'un hommage improvisé à la « grandeur d'un peuple », *Esthétique du pôle Nord* pose un regard lucide sur une réalité incontournable. Mais c'est également la réalisation d'un rêve, celui de Gaston Onfray, père de l'auteur. À 80 ans, il a pu enfin voir ce pôle Nord et se lier, avec les gestes et le regard, à Pauloosie, le vieil Inuit qui portait encore en lui les souvenirs et la parole de son peuple lorsque jadis, le temps lui appartenait.

Daniel Dompierre

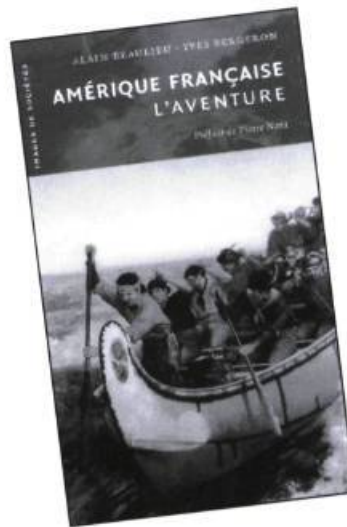
**Alain Beaulieu
et Yves Bergeron**
**AMÉRIQUE
FRANÇAISE : L'AVENTURE**
Fides, Montréal, 2002,
122 p. ; 19,95 \$

Ce livre de petit format, généreusement illustré, reprend de manière vivante le scénario et les artefacts d'une exposition permanente

présentée au Musée de l'Amérique française, situé dans la Haute-Ville de Québec. Ouvrage multidisciplinaire, *Amérique française : l'aventure* évoque non seulement la découverte du Canada mais surtout l'implantation des Français sur tout le continent nord-américain. Comme on le sait, l'Amérique du Nord était majoritairement francophone avant de devenir progressivement anglophone au cours du XIX^e siècle.

Les auteurs Alain Beaulieu et Yves Bergeron présentent une multitude de repères sur notre histoire au sens large. Les reproductions montrent des objets d'époque (vêtements, affiches, portraits). On apprend en passant qu'il ne subsiste rien des récits de voyage à Terre-Neuve de l'explorateur anglais John Cabot, parfois considéré comme le découvreur du Canada, en dépit des visites antérieures des navigateurs vikings venus de Scandinavie. Les écrits de Jacques Cartier ont en revanche été édités et traduits dès le XVI^e siècle, ce qui confirme ses passages.

Chaque chapitre décrit une région où les francophones ont laissé une trace de leur présence : l'Acadie (maintenant Nouvelle-Écosse), la Louisiane, les provinces de l'Ouest canadien et la Nouvelle-Angleterre. On nous rappelle que la Louisiane (contrée beaucoup plus grande que l'État américain du même nom), perdue par la France en 1763, redevient propriété française en 1800, mais que Napoléon la revend aux États-Unis en 1803 ! Cette région demeure majoritairement francophone durant une bonne partie du



XIX^e siècle. Par la suite, le français sera interdit dans les écoles élémentaires, comme ce sera le cas dans plusieurs provinces du Canada et dans certains États de la Nouvelle-Angleterre.

L'ouvrage *Amérique française : l'aventure* prolonge de manière synthétique et plus accessible l'énorme somme qu'avait publiée Georges Cesbron sous le titre *L'Ouest français et la francophonie nord-américaine* aux Presses de l'Université d'Angers (1996).

Yves Laberge

**Jeremy Narby
et Francis Huxley**
**CHAMANES
AU FIL DU TEMPS**
Albin Michel, Paris, 2002,
348 p. ; 32,95 \$

Auteur du fascinant ouvrage *Le serpent cosmique, l'ADN et les origines du savoir en 1995*, le Suisse Jeremy Narby s'est associé à l'anthropologue Francis Huxley (*Aimables sauvages*) pour concocter un choix de textes marquants autour du chamanisme. Les documents rassemblés s'étendant du XVI^e siècle à aujourd'hui, on peut suivre avec exactitude l'évolution de la pensée occidentale sur ce sujet. D'abord considérés

comme des êtres sataniques, des imposteurs ou des déficients mentaux, les chamanes du Nouveau Monde, des diverses colonies du globe et de la Sibérie ne sont étudiés plus honnêtement qu'une fois bien entamée la marginalisation de leurs cultures. Une situation qui ajoute à la difficulté de distinguer les divers degrés de compétence entre chamanes et, surtout, à celle d'établir un contact authentique avec eux.

À travers une étude approfondie de rituels incluant à l'occasion la danse, la musique et les substances hallucinogènes, on apprend peu à peu à considérer les chamanes comme des praticiens de la pharmacopée et de l'imaginaire. À mi-chemin entre la botanique, la chimie, l'art et la psychanalyse, les pratiques de ces médiateurs, présents dans toutes les sociétés archaïques, remplissent une fonction qui arrive difficilement à se transposer à l'échelle de l'humanité. Les deux auteurs ont tout de même foi en ce processus, eux pour qui « [L]es chamanes ont toujours été les spécialistes du voyage entre les mondes », des « pionniers de l'exploration de la conscience humaine », et selon qui « [L]e chamanisme perdue, adoptant la 'tactique du caméléon' ». À cet égard, un compte rendu de Jeremy Narby lui-même ouvre une piste vertigineuse, portant sur les séances d'ayahwasca effectuées, en 1999, par des biologistes moléculaires auprès de chamanes amazoniens. Les Occidentaux, lors d'un « dialogue » hallucinatoire avec l'esprit des plantes, remodelent de façon inédite leur savoir à propos des modifications génétiques.

Si le choix des textes est d'une rare pertinence, la plus grande qualité de *Chamanes au fil du temps* est son

armature de commentaires. L'introduction est en effet relayée par une mise en contexte où Jeremy Narby et Francis Huxley, au début de chacune des sept parties et en frontispice des soixante-quatre textes, clarifient leurs points de vue et les motifs de leurs choix, révélant et bonifiant la part d'essai qui s'intègre au travail anthologique.

Thierry Bissonnette

Noam Chomsky
LE POUVOIR MIS À NU
Trad. de l'anglais
par Louis de Bellefeuille
Ecosociété, Montréal,
2002, 399 p. ; 30 \$

Noam Chomsky n'est pas Timorais. Je n'ai pas dit Timorés, mais bien Timorais. Voilà : les habitants du pays de *Pusillanimis* sont les Timorés, ceux du Timor-Oriental, les Timorais. Leur pays, ancienne colonie du Portugal, a été envahi par l'Indonésie en 1975, appuyée par le gouvernement états-unien dans le silence quasi total de la communauté internationale... Noam Chomsky est l'un des intellectuels occidentaux à avoir pris position contre ce scandale. Construit à partir des notes prises pour ses conférences présentées en janvier 1995 lors de son passage en Australie à l'invite de l'Association d'aide au Timor-Oriental, *Le pouvoir mis à nu*, outre le fait qu'il permet de se faire une tête sur la question, propose un voyage au cœur du pragmatisme humaniste politique et philosophique du linguiste.

On se demandera : mais quelle idée saugrenue a-t-il bien pu lui passer par la tête pour se porter à la défense de quelques hurluberlus perdus à l'autre bout de la planète ? N'a-t-on pas ici notre lot de misères et d'horreurs ?

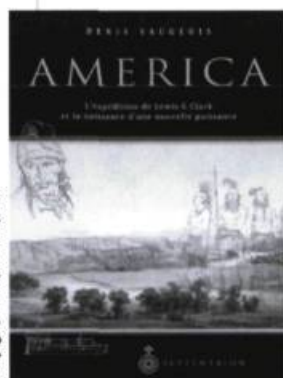
Croyez-le ou non, notre homme jure que la responsabilité de l'écrivain et de l'intellectuel, « est de s'efforcer de dire la vérité sur des sujets qui importent sur le plan humain à un public qui est en mesure d'agir en conséquence » !!! Cette pensée a l'heur de froisser quelques susceptibilités.

La question est de taille : que faire face à la barbare tyrannie du marché exercée par des dirigeants sans scrupules dans le mépris absolu des droits de la personne et de l'environnement ? Que faire devant des magnats aux politiques obscènes qui protègent la propriété privée des ploutocraties mondiales en contrôlant les banques, les territoires, les industries, l'éducation, la santé et la presse ? Que faire ? Prendre ses responsabilités, c'est-à-dire prendre la parole, partout, toujours, en toutes circonstances, qu'elles soient privées ou publiques. Car la parole s'inscrit dans l'histoire ; elle n'est pas une prémisses à l'action, elle est déjà l'action, elle est ce qui la porte, lui assure dignité. Le spécialiste de la langue fait peur pour une raison simple : il dit la vérité avec une ironie et un panache inégalables. Après les récents scandales d'Enron, de Merk, de Worldcom, qui pourrait récuser la « criminalité d'entreprise », qui pourrait ne pas se rendre compte à quel point les sommets économiques ne constituent qu'une mascarade organisée pour détourner l'opinion publique de la vraie guerre (celle des marchés), renforcer l'esclavage et légitimer les génocides ? C'est pourquoi, de par son discours, mais aussi de par la position qu'il occupe, Noam Chomsky publie des ouvrages que nous nous devons de lire.

Michel Peterson



L'histoire au Septentrion



264 pages, illustré, couleurs, 38 \$

Denis Vaugeois
America
L'expédition de Lewis & Clark
et la naissance
d'une nouvelle
puissance

D'où vient cette Amérique dont est si fier George Bush ? Pourquoi États-Unis = America ? Quel fut l'impact de l'expédition Lewis & Clark ? Quel fut le rôle des Canadiens et des Indiens ?



160 pages, illustré, couleurs, 59,95 \$

Nicole Tremblay
L'œuvre
de sable

Cet ouvrage rend compte de la démarche créatrice et des œuvres principales de l'artiste Nicole Tremblay : magnifiques peintures, vitraux et murales. Une trentaine de tableaux sont accompagnés de commentaires et de textes critiques.



224 pages, illustré, couleurs, 34,95 \$

Paul-Louis Martin
Les Fruits
du Québec

Histoire et traditions
des douceurs
de la table

Ce livre nous invite à redécouvrir les saveurs anciennes et surtout à conserver un patrimoine végétal aussi original que précieux.



164 pages, illustré, couleurs, 34,95 \$

Bertrand Guay
Un siècle
de symphonie
à Québec

L'Orchestre
symphonique
de Québec 1902-2002

Un biographie passionnante et richement documentée du plus vieil orchestre symphonique canadien.

SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca